

Sextus Empiricus Les Hypotyposes Ch.13 et 14

(à propos du langage animal)

Chap. XIII Des moyens généraux, dont les sceptiques se servent dans leur examen pour parvenir à l'Époque.

Nous avons dit que l'Ataraxie est une fuite de l'Époque, ou de la suspension du jugement en toutes choses. Il faut maintenant faire voir quels sont les moyens que nous employons pour en venir à l'Époque. Or cela se fait, pour le dire en général, en opposant mutuellement les choses entre elles : nous opposons les choses apparentes ou sensibles aux apparentes, ou les intellectuelles aux intellectuelles ; ou en permutant, les choses apparentes aux intellectuelles; etc. Nous opposons, dis-je, les choses apparentes aux apparentes ; comme, lorsque nous disons qu'une même tour paraît ronde, si on la regarde de loin, et carrée, si on la regarde de près. Nous opposons les intellectuelles aux intellectuelles ; comme, lorsque, quelqu'un concluant de l'ordre des corps célestes, qu'il y a une Providence, nous lui objectons que souvent les honnêtes gens sont dans l'adversité, pendant que les méchants sont dans la prospérité; et que de là nous concluons qu'il n'y a point de Providence. Nous opposons les choses intellectuelles aux apparentes ; comme, lorsqu'à cette proposition, que la neige est blanche, Anaxagoras opposait ce raisonnement, que la neige est de l'eau durcie, mais que l'eau est noire, et que par conséquent la neige est noire. Nous opposons encore les choses présentes aux choses présentes ; comme dans les exemples précédents. Et quelquefois nous opposons aussi les choses présentes aux choses passées ou aux futures ; comme, lorsque quelqu'un nous propose un argument que nous ne pouvons pas résoudre, nous lui disons : Avant que l'auteur de votre secte fût né, les raisons qu'il a trouvées et qu'il a approuvées, comme étant très bonnes, ne paraissaient pas encore être véritables ; et néanmoins, selon vous, elles étaient réellement et effectivement vraies: ne se peut-il pas faire de même, que des raisons opposées et contraires à celles que vous me proposez, soient réellement et effectivement vraies, et que cependant elles ne paraissent pas telles encore? Ainsi nous ne devons pas encore donner notre assentiment à votre proposition, quoiqu'elle paraisse être appuyée sur une raison forte et solide. Mais, pour représenter ces oppositions plus exactement, j'ajouterai ici en particulier les moyens que nous employons pour conclure que nous devons suspendre nos jugements; ce que je ferai, sans prétendre néanmoins rien assurer affirmativement, ni touchant leur nombre, ni touchant leur force. Car il se peut faire qu'ils soient faibles, et qu'il y en ait plus, que ceux dont nous ferons mention.

Chap. XIV Des dix moyens de l'Époque.

Les anciens sceptiques nous ont laissé dix moyens, desquels nous concluons que nous devons suspendre et retenir nos jugements : ils les ont appelés encore des raisons, ou des lieux communs, dans le même sens. Voici quels sont ces moyens ou ces lieux.

Le premier est tiré de la diversité des animaux. Le second, de la différence des hommes. Le troisième, des instruments ou des organes des sens, comparés en diverses manières. Le quatrième, des circonstances. Le cinquième, des situations, des distances et des lieux. Le sixième, des mélanges. Le septième, des quantités et des constitutions, ou compositions des objets. Le huitième, de la relation, c'est-à-dire, de ce qu'une chose se rapporte toujours à quelque chose. Le neuvième des choses qui arrivent fréquemment, ou rarement. Le dixième, des institutions, des coutumes et des lois, des persuasions fabuleuses et des opinions des dogmatiques. Voilà l'ordre que nous suivons, sans rien déterminer néanmoins, et seulement en le posant tel.

Au reste, on peut réduire tous ces moyens, à trois, qui les renferment tous. Le premier, se prend de celui qui juge ; le second, de ce dont on juge ; et le troisième de l'un et de l'autre ensemble. Sous le premier moyen, qui est pris de celui qui juge, sont compris les quatre premiers des dix. Car ce qui juge est, ou un animal, ou un homme, ou quelque sens, et cela dans quelque circonstance. Le second

moyen, qui est pris de ce dont on juge, renferme le septième et le dixième des dix. Et le troisième moyen, qui est pris en même tems du juge et de la chose dont il juge, comprend le cinquième, le sixième, le huitième et le neuvième des dix.

Derechef ces trois moyens se peuvent rapporter au seul moyen qui est pris des relations, (De ce que toutes choses sont relatives, *Omnia ad aliquid*) en sorte que ce moyen pris des relations, sera un moyen généralissime, qui comprendra les trois moyens dont nous venons de parler comme ses espèces ; et ces trois moyens renfermeront sous eux les dix premiers moyens. Voilà ce que nous avons à dire de probable, touchant le nombre des Moyens de l'Époque. Nous expliquerons ensuite de quelle force ils peuvent être, pour nous obliger à retenir notre assentiment et nos jugements.

Du premier moyen de l'Époque.

Nous avons dit que le premier moyen est pris de la diversité des animaux ; d'où nous concluons qu'ils n'ont pas les mêmes images ou les mêmes perceptions passives des apparences des choses. Or il est aisé de remarquer qu'il y a une grande diversité dans les perceptions et dans les sensations des animaux, si l'on considère leur origine déferente et la diversité qui se rencontre dans les constitutions de leurs corps. A l'égard de leur origine, on voit qu'entre les animaux, les uns naissent par la voie ordinaire de la génération : et les autres sans l'union du mâle et de la femelle. De ceux qui naissent de cette dernière manière, les uns viennent du feu ou d'une grande chaleur, comme les animaux que nous voyons naître dans les fours : les autres viennent d'une eau corrompue, comme les moucheron: d'autres du vin gâté, comme les animaux que l'on appelle en Grec, *Scripes* : quelques-uns viennent de la terre, comme les rats : d'autres naissent de la boue, comme les grenouilles : les uns du fumier, comme les vers, les autres des ânes, comme les escarbots : quelques-uns des plantes, comme les chenilles: d'autres des fruits, tels que sont des petits vers nommés en Grec *Psènes*, qui viennent du figuier sauvage : d'autres viennent des animaux corrompus ; comme les abeilles, qui viennent des taureaux, et les guêpes, des chevaux. A l'égard de ceux qui viennent par l'accouplement des sexes, les uns viennent d'animaux de même espèce, ce qui est le plus ordinaire : d'autres viennent d'animaux de différentes espèces, comme les mulets : derechef les uns naissent vivants des animaux, (ce qui est commun) comme les hommes : d'autres sortent d'un œuf, comme les oiseaux : d'autres sont mal formés, comme les ours. Ainsi il ne faut pas douter que les diversités et les différences, qui se trouvent dans les générations, ne produisent de grandes antipathies parmi les animaux, qui, sans contredit, tirent de ces diverses origines, des tempéraments tout à fait différents, et une grande discordance et contrariété les uns à l'égard des autres.

De plus la différence des principales parties du corps des animaux, et surtout de celles que la nature leur a données pour discerner et sentir les objets, doit causer une grande différence des imaginations et des sensations, selon la différence des animaux. Par exemple, parmi les hommes, ceux qui ont la jaunisse, disent que les objets qui nous paraissent d'un blanc éclatant, leur paraissent pâles et livides; et ceux qui ont quelque épanchement de sang dans les yeux, voient les objets comme s'ils étaient de couleur de sang. Comme donc quelques animaux ont les yeux pâles et livides, et d'autres de couleur de sang, d'autres blanchâtres, ou de quelque autre couleur; l'on peut dire avec raison, qu'ils ont aussi de différentes sensations ou perception des couleurs. Nous mêmes si nous regardons un peu trop longtemps le soleil fixement, et qu'ensuite nous jetions les yeux sur un livre, les lettres nous paraissent dorées, et il nous semble qu'elles tournent en rond. Puis donc qu'il y a des animaux, qui ont quelque espèce de lueur dans les yeux, et qui semblent darder quelques petites étincelles de lumière par les yeux, en sorte que même ils voient de nuit ; nous pouvons bien penser que leurs sensations ne sont pas semblables aux nôtres, et qu'ils ne sentent pas les objets de la même manière que nous. Ceux qui amusent les peuples par leurs tours subtils, en frottant les mèches des lampes avec du vert-de-gris, ou avec de l'encre, font paraître ceux qui sont présents, comme s'ils étaient de couleur de cuivre, ou noirs, seulement pour avoir mêlé un peu de ces matières dans des lampes. On peut donc juger de là que les yeux des animaux étant mêlés de plusieurs sortes d'humeurs, cela produit dans eux des imaginations, ou des perceptions des objets toutes différentes. Si nous nous frottons les yeux, les figures et les grandeurs des choses qui se présentent à nos yeux, nous paraissent allongées et étroites. C'est donc une conséquence, que tous les animaux qui ont la

prunelle de travers, ou allongée, comme les chèvres, les chats, et d'autres animaux, ont une perception des objets tout autre, que ceux qui ont la prunelle ronde. Selon qu'un miroir est taillé, ou façonné, il nous fait voir les objets différemment ; s'il est concave, il nous représente les objets plus petits ; s'il est convexe, il nous les représente allongés et étroits : il y a des miroirs qui font voir à celui qui s'y regarde, sa tête en bas et ses pieds en haut. C'est pourquoi comme les parties qui appartiennent à l'organe de la vue sont toutes différentes, que les unes sont recourbées et sortent en dehors, que d'autres sont plus concaves, et que d'autres aussi sont plus aplaties, il est probable que ces choses-là font que les perceptions ou les sensations, ou les imaginations des animaux sont aussi toutes différentes, et que, par exemple, les chiens, les poissons, les lions, les hommes, les sauterelles, ne voient pas les mêmes objets sous des grandeurs égales, ou sous de semblables figures ; mais chacun selon l'impression qu'il reçoit par les organes propres à la faculté de voir qui lui est particulière.

Il faut raisonner de même à l'égard des autres sens. Car comment peut-on dire, par exemple, que l'attouchement, ou le sens du toucher, produise une semblable perception dans les animaux revêtus de coquilles, dans ceux qui sont couverts de chairs, dans ceux qui sont hérissés d'épines, ou garnis de plumes, ou qui sont écailleux? Ou comment peut-on dire qu'un animal qui a l'organe de l'ouïe fort étroit, ait par ce sens des perceptions toutes semblables à celles d'un autre, qui aura cet organe fort large ; et que celui, qui a les oreilles garnies de poil en dedans, entende de même, que celui qui n'y a point de poil, puisque nous avons une autre perception des sons, lorsque nous avons les oreilles à demi bouchées, que lorsque nous les avons libres. L'odorat doit être aussi tout différent, selon la diversité qui se rencontre parmi les animaux. Car si nous sommes autrement affectés, quand nous sommes refroidis et quand la pituite nous incommodé; et autrement encore, quand une abondance de sang nous monte à la tête, de sorte que quelquefois nous avons de l'aversion pour des odeurs qui paraissent agréables à d'autres, et que nous nous en sentons incommodés, il ne faut pas s'étonner, si parmi les animaux, les uns étant naturellement pituiteux et humides, les autres étant fort sanguins, les autres étant d'un tempérament bilieux, & d'autres d'un tempérament mélancolique, ils sont aussi diversement affectés par les objets de l'odorat. Et à l'égard du goût, les uns ayant la langue âpre et sèche, et les autres l'ayant fort humide, et enfin tous les animaux ayant des humeurs différentes qui prédominent dans les uns ou dans les autres ; il faut qu'ils soient aussi diversement affectés par les objets qui appartiennent à l'organe du goût, et que par conséquent cette sorte de sensation produise en eux des représentations des mêmes objets, qui soient toutes différentes. Et cela se confirme par notre propre expérience : car, quand nous avons la fièvre, par exemple, et que nous avons la langue sèche, nous trouvons les aliments d'un goût terreux, ou insipide, ou amer; ce qui arrive à cause de certaines humeurs différentes qui prédominent alors en nous. Comme donc une même nourriture étant digérée, se change dans notre corps, ici en veine, là en artère, ailleurs en os, quelquefois en nerf, ou en quelque autre partie du corps, et produit des effets différents, selon la diversité des parties qui la reçoivent: Comme l'eau, dont on arrose les arbres, tout une et simple qu'elle soit en son espèce, après avoir été, pour ainsi dire, digérée par la faculté vitale des arbres, se change ici en écorce, ailleurs en branche, ou en fruit; comme elle se change tantôt en figue, et tantôt en grenade, ou en quelque autre sorte de fruit : Comme le souffle poussé dans une flûte, quelque unique et simple qu'il soit, forme tantôt un son aigu, et tantôt un son grave : Comme la main appliquée d'une même manière sur la guitare, rend pareillement des sons graves ou aigus : De même il n'est pas surprenant, si les objets extérieurs, doivent être considérés diversement, selon la constitution différente des animaux, qui en reçoivent les impressions et les apparences.

On se convaincra encore mieux de ce que je dis, si l'on pense que ce que quelques animaux recherchent, d'autres le fuient. Par exemple, le parfum liquide est très agréable aux hommes : mais c'est une chose insupportable aux escarbots, et aux mouches à miel. L'huile est bonne aux hommes: mais elle tue les guêpes et les abeilles. L'eau de la mer est désagréable à boire aux hommes, et même elle est un poison pour eux, s'ils en usent trop longtemps : mais c'est une boisson fort agréable pour les poissons, qui y habitent comme dans leur élément. Les pourceaux se vautrent plutôt dans un borbier puant, que dans une eau pure et claire. Il y a des animaux qui se nourrissent

d'herbes, il y en a d'autres qui ne mangent que des feuilles et des branches tendres des arbres; il y en a qui vivent dans les forêts ; quelques-uns ne vivent que de graines; d'autres mangent de la chair ; d'autres vivent de lait; quelques-uns aiment la chair corrompue ; d'autres l'aiment fraîche ; quelques-uns la mangent crue, et d'autres ne l'aiment que cuite. Enfin quantité de choses qui sont agréables à quelques uns, sont désagréables, dangereuses, et mortelles à d'autres. Par exemple, la ciguë engraisse les cailles, et la jusquiame engraisse les sangliers, qui mangent aussi des salamandres. Les cerfs de même dévorent des animaux venimeux ; et les hirondelles mangent des cantharides. Si les hommes avalent des fourmis, ou des animaux que l'on appelle en Grec, Scripes, cela leur cause des douleurs et des tranchées : mais si un ours a quelque maladie, il se soulage quand il en mange avec avidité. Si une seule branche de hêtre touche une vipère, cela lui cause des vertiges et l'étourdit ; et la même chose arrive à une chauve-souris, si on la touche avec des feuilles de platane. L'éléphant fuit le mouton, et le lion le coq. La baleine craint le bruit de la paille de fèves, et le tigre le son du tambour. On pourrait ajouter à ces choses plusieurs autres observations semblables, mais ne nous y arrêtons pas plus longtemps, et concluons, que, si les mêmes choses qui sont agréables à quelques animaux, sont désagréables à d'autres et que si l'agréable, ou le désagréable consiste dans la perception, ou dans l'imagination, il faut nécessairement que les mêmes objets produisent de différentes perceptions dans les animaux. Or si les mêmes choses paraissent différentes à cause de la diversité des animaux, il est vrai que nous pourrions bien dire d'un objet, quel il nous paraît : mais nous nous en tiendrons à l'Époque, nous demeurerons en suspens, nous ne déciderons rien, s'il s'agit de dire quel il est véritablement et de sa nature. Car enfin nous ne pourrions pas juger, entre nos perceptions et celles des autres animaux, lesquelles des nôtres ou des leurs sont conformes à la nature des choses : et la raison de cela, c'est que nous sommes des parties discordantes et intéressées dans ce procès et que nous ne pouvons pas être juges dans notre propre cause. Mais de plus, nous ne pouvons préférer nos perceptions à celles des autres animaux, ni sans démonstration, ni avec quelque démonstration. Car, pour ne pas dire ici que peut-être il n'y a aucune démonstration sur quoi que ce soit, comme nous le ferons voir dans la suite, je dis que si l'on veut se servir ici de quelque démonstration, ou elle nous paraîtra telle, ou elle ne nous paraîtra pas telle. Si elle ne nous paraît pas démonstrative, nous ne pourrions pas nous en servir avec une persuasion certaine : que si elle nous paraît démonstrative, il est clair que, comme il s'agit ici de choses qui paraissent aux animaux, quoique cette prétendue démonstration nous paraisse telle à nous qui sommes du nombre des animaux, il sera toujours question de savoir si elle sera vraie, par cela seul qu'elle paraît démonstration seulement à nous, et si elle paraîtra aussi démonstrative aux autres animaux. Or il est absurde de vouloir prouver une chose en question, par une autre qui est tout de même en question. Car de cette manière il faudrait en même temps croire une chose et ne la pas croire : il faudrait la croire, parce qu'on veut qu'elle soit une démonstration ; et il ne faudrait pas la croire, parce qu'elle a besoin d'être elle-même démontrée, comme étant du nombre des choses apparentes dont on ne convient point, et qui doivent être démontrées. Nous ne trouverons donc point de démonstration qui nous autorise à préférer nos perceptions à celles des animaux qui sont privés de raison. C'est pourquoi puisque les perceptions et les imaginations sont différentes, selon la diversité des animaux, et qu'il est impossible de juger de toutes ces perceptions ; il faut nécessairement suspendre notre jugement à l'égard des objets extérieurs.

Si les animaux, que l'on dit être privés de raison, en sont privés effectivement.

Par surcroît de droit, nous ajouterons ici une comparaison des animaux, que l'on dit être privés de raison, avec les hommes ; ce que nous serons par rapport à l'imagination, ou à l'intelligence : et après avoir rapporté, comme nous avons fait, des raisons solides et sérieuses, nous en ajouterons encore quelques autres d'une autre espèce, qui seront propres à rabattre l'enflure et la vanité des dogmatiques. Ceux de notre secte ont accoutumé de comparer simplement tous les animaux avec l'homme : mais les dogmatiques, voulant subtiliser, nient que la comparaison soit égale. Ainsi nous, pour avoir un plus ample sujet de nous moquer d'eux, nous ne parlerons que d'un seul animal, qui est le chien, qui semble tout à fait méprisable; et par cette seule comparaison, nous trouverons que les animaux, dont nous parlons ici, ne nous sont point inférieurs, s'il s'agit de donner du poids et de

l'autorité à leurs perceptions, ou à leur intelligence. Or tous les dogmatiques avouent unanimement que le chien a les sens meilleurs que nous. Il a l'odorat plus fin et plus pénétrant, puisqu'il s'en sert pour chercher à la chasse les bêtes qu'il ne voit pas ; et il les aperçoit aussi des yeux plus vite que nous ne pourrions le faire : il a aussi l'ouïe fort fine. Mais venons à sa raison intérieure, et aux marques qu'il en donne au-dehors ; et examinons premièrement sa raison intérieure. De l'aveu même des stoïciens dogmatiques, qui nous sont plus opposés que tous les autres, cette raison consiste à choisir les choses qui sont conformes à la nature, et à fuir celles qui lui sont contraires: elle consiste de plus à connaître les arts qui contribuent à cela : elle consiste enfin à acquérir les vertus convenables à la nature, qui servent à régler les passions. Or le chien (qui est l'animal que nous avons pris pour exemple) choisit les choses qui lui sont avantageuses, et fuit celles qui lui sont nuisibles ; cherchant tout ce qui est propre à sa nourriture, et s'en abstenant dès qu'on le menace du fouet. Il a de plus un art qui lui fait trouver ce qui lui est avantageux, qui est l'art de la chasse. D'ailleurs, il a quelques vertus : par exemple, il a de la justice ; car cette vertu consistant à rendre à chacun ce dont il est digne, le chien fait voir, qu'il la possède, caressant les gens de la maison, et particulièrement ceux qui lui font du bien, et défendant ses maîtres contre leurs ennemis, et contre ceux qui leur font du tort. Que s'il a cette vertu, comme une vertu est irréparable des autres, selon les Stoïciens, il possède donc aussi toutes les autres, dont plusieurs hommes manquent, selon la pensée des Sages. Nous voyons encore que le chien a du courage pour repousser les injures ; nous voyons qu'il a de la prudence, comme le témoigne Homère, qui rapporte qu'Ulysse, n'ayant été reconnu par aucun de ses domestiques, le fut seulement par son chien Argus ; ce chien n'ayant point été trompé ni par le changement qui était arrivé dans la personne de son maître, et n'ayant point perdu l'idée qu'il avait de lui ; en quoi il surpassa des hommes mêmes. Le chien, selon Chrysippe (qui paraît favoriser le moins les animaux privés de raison) n'ignore pas l'art célèbre de la dialectique. Car ce philosophe dit que, quand un chien est arrivé en quelque endroit où aboutissent trois chemins, alors il se sert du dernier des 5 arguments, que les Stoïciens appellent indémonstrables : lorsque de ces trois chemins il en a examiné deux, par où il juge que la bête n'a pas passé, alors sans rien examiner davantage, il se jette dans le troisième. Cet ancien philosophe prétend que cela vaut autant que si le chien raisonnait de cette manière. La bête a passé ou par ce chemin-ci, ou par celui-là, ou par cet autre : or elle n'a passé ni par ce chemin-ci, ni par celui-là ; donc elle a passé par cet autre.

Ajoutons encore qu'il connaît quelles sont ses incommodités et qu'il sait y remédier. Si une écharde lui est entrée dans la patte, il tâche de l'arracher aussitôt en se frottant la patte contre terre, et en se servant de ses dents; et s'il a par hasard quelque ulcère, comme s'il connaissait que les plaies, qui sont sales, se guérissent difficilement, et qu'elles se guérissent aisément si on les tient propres, il l'essuie doucement le pus qui en sort : il observe encore fort bien le précepte d'Hippocrate, qui dit que le remède du pied est le repos ; car, comme s'il savait cela, quand il a quelque blessure à la patte, il la tient élevée, et empêche, tant qu'il peut, qu'elle ne s'agite. S'il se sent incommodé de quelques humeurs, il mange du gramen, et se purgeant par ce moyen, il recouvre sa santé.

Nous avons fait voir que le chien (que nous avons pris pour exemple) recherche ce qui lui est utile, fuit ce qui l'incommode, possède l'art de se procurer quelques biens, sait connaître ses maux, et y apporter les remèdes propres à les soulager, et ne manque pas de vertu : toutes choses dans lesquelles consiste la perfection de la raison, ou du discours intérieur. Il est donc évident qu'en égard à ce discours intérieur, le chien peut passer, avec justice, pour un animal à qui il ne manque rien. Et c'est peut-être cette persuasion, qui a fait que quelques philosophes se sont distingués en prenant leur nom de celui de cet animal. Il n'est pas nécessaire maintenant de parler de la faculté qu'il a d'exprimer sa pensée au-dehors, et que l'on peut appeler son discours extérieur, ou sa parole : puisque même quelques philosophes dogmatiques (pythagoriciens), ont rejeté la parole, comme étant contraire à l'acquisition de la vertu, ce qui faisait qu'ils gardaient le silence tout le temps qu'ils se soumettaient à l'instruction. En effet supposons qu'un homme soit muet ; personne ne dira pour cela qu'il soit privé de raison, comme les brutes. Mais laissons ces choses. Ne voyons-nous pas que les animaux brutes profèrent quelques paroles humaines, comme les pies et quelques autres

animaux. Passons encore cela sous silence, et venons au fait. Encore que nous n'entendions pas, et que nous ne pénétrions pas le langage des animaux, il n'y a pas d'absurdité à dire qu'ils discutent entre eux; mais que nous ne comprenons pas ce qu'ils disent. Il en est à peu près comme quand nous entendons parler des étrangers, dont nous ne concevons point le langage, ne remarquant en eux qu'une voix uniforme, et non distinguée par aucune variété de prononciation.

Mais quoi ! Nous entendons que les chiens ont une certaine voix quand ils poursuivent quelqu'un, une autre quand ils hurlent, une autre quand on les bat, et encore une autre quand ils caressent. Enfin pour finir, si l'on veut considérer ici les choses attentivement, on trouvera qu'il y a une grande diversité de voix, non seulement dans cet animal, mais encore dans plusieurs autres, selon la diversité des circonstances. Voilà les raisons qui peuvent faire conclure que les animaux, que l'on dit être privés de raison, ne sont pas privés de toute faculté d'énoncer leurs pensées et leurs perceptions. Si donc les animaux ont les sens aussi parfaits, que les hommes : s'ils ont une raison et un discours intérieur, comme les hommes : et s'ils ont outre cela par surcroît une sorte de faculté de s'énoncer, et d'exprimer leurs perceptions au-dehors, on pourra autant les en croire que nous, à l'égard de choses qui dépendent de la pensée ou de la perception passive des objets.

Ce que j'ai fait voir à l'égard du chien, je pourrais de même le démontrer à l'égard des autres animaux. Car qui peut nier, que les oiseaux n'aient beaucoup d'adresse, et qu'ils n'aient une espèce d'énonciation ; connaissant les choses présentes et les choses à venir, et prédisant ces dernières à ceux qui peuvent entendre le langage des oiseaux, ce qu'ils font en plusieurs manières, mais surtout par leur voix. Cependant, pour le répéter encore, je n'ai usé de cette comparaison des animaux avec les hommes que par une surabondance superflue, pour ainsi dire, puisque j'avais assez fait voir auparavant, ce me semble, que nous ne pouvons pas préférer nos pensées ou nos perceptions, à celles des autres animaux, que l'on dit être privés de raison. Or si ces animaux ne sont pas moins dignes d'être crus que nous, dans le discernement des perceptions: et si ces perceptions sont différentes, selon la variété qui se trouve entre les animaux, je pourrai bien dire qu'un objet me paraît d'une certaine manière, mais s'il s'agit de déterminer quel il est en lui même ; je serai obligé de suspendre mon jugement là-dessus.